

Peyrestortes sous l'occupation allemande
Souvenirs d'une petite fille de 8 ans
Novembre 1942 « Els alemanys arriben »

« Ils sont arrivés par les « quatre chemins » venant de vers St Paul. Ils ont pris possession du village, les gradés dans les belles maisons, la troupe dans les deux classes de l'école, et nous, les enfants, sans école jusqu'au jour où l'instituteur M. Farines, et sans doute la municipalité avec M. Maurice Marsal, maire, ont décidé de nous envoyer à l'école dans les bureaux de la cave coopérative. Nous avons eu très froid l'hiver sans chauffage, et l'été nous sommes allés sous le figuier dans la cour de la cave de Pierre Cantier (aujourd'hui « vingt vertus »). Un tableau noir, des ardoises, assis sur un banc, c'était bien, mais sans doute pas très productif.

M. Farines, grand joueur de guitare nous apprenait à chanter à plusieurs voix, et son grand plaisir était de nous faire défiler jusqu'à la place en chantant des marches Napoléoniennes sous le nez des Allemands. Eux aussi traversaient le village en chantant et je me souviens que c'était beau ces voix d'hommes.

Très vite, les Allemands ont réquisitionné les chevaux les plus forts et nous ont laissé les plus vieux. Rapidement, le village a manqué de foin et d'avoine car la nourriture était réservée aux chevaux de l'armée. Les chevaux les plus faibles ne pouvaient plus se lever, alors, la solidarité jouait : à l'annonce d'un cheval couché, les hommes venaient à l'écurie et à l'aide de sangles et de cordes fixées aux poutres, le hissaient afin qu'il puisse tenir debout. C'était bien triste de voir ces chevaux suspendus, mais cela leur évitait la mort.

Il y avait de beaux chevaux, chevaux de l'armée bien sûr, dans l'écurie au rez-de-chaussée de la maison Borda et ce sont des prisonniers russes très jeunes qui s'en occupaient. C'est là aussi que l'armée allemande entreposait des tonnes de pommes de terre, et quelques femmes du village étaient chargées de les mettre à l'abri sans avoir le droit d'en prendre une, sous peine de sanctions.

Ensuite, il y a eu le « casino », (au fond de l'actuel lotissement « le jardin des Ormes ») non loin du blockhaus. Piano-bar pour la troupe, et comme il fallait des serveuses, des jeunes filles du village ont été réquisitionnées. Mon père n'a pas accepté que ma sœur aînée, 18 ans, aille servir la troupe, alors, il l'a envoyée à Caudiès chez notre tante jusqu'à la fin de l'occupation. (Les résistants ayant fait sauter les ponts entre St Paul et Peyrestortes au moment du départ des allemands, c'est en vélo que Pierre Borda, notre voisin qui est allé chercher ma sœur. Elle a fait tout le trajet, assise sur le cadre pendant que Pierre pédalait... je me souviens bien de leur fatigue à leur arrivée.)

La veille de leur départ, les allemands ont fait sauter tous leurs dépôts de munitions. Une nuit d'enfer pour moi, petite fille qui morte de peur a dormi cette nuit-là entre son papa et sa maman. Pendant longtemps, j'ai tremblé en entendant un bruit d'explosion.

Le départ de la troupe nous a valu une petite distribution de nourriture laissée par l'armée dans les blockhaus : fromage en tube, lait en poudre, eau gazeuse... M. le maire a fait la distribution, je nous revois, faire la queue pour recevoir notre petit présent.

Et la vie a continué. Nous étions encore en guerre, la vie s'est organisée. Chaque famille a eu 1 ou 2 chèvres, pour le lait et la viande. Le matin, le troupeau était réuni par le chevrier, il se mettait au coin des rues et soufflait dans un gros coquillage, les chèvres se regroupaient pour une journée de pâture. Cela nous a valu une épidémie de fièvre de Malte qui a touché de nombreuses familles, dont mes deux parents.

Ah ! La préparation du concert pour les prisonniers de guerre ! C'était un moment très important. M. Farines nous faisait répéter pendant des semaines, nos chants de groupe, des solos, des scénettes... Enfants, jeunes gens, jeunes filles, adultes, tous réunis sur scène pour un très beau spectacle et une soirée magnifique.

Une fois par mois, le village envoyait un colis à chaque prisonnier : les femmes tricotaient écharpes et chaussettes, M. Farines fabriquait du savon qu'il cuisait sur le fourneau à bois de maman et qu'il moulait dans de vieilles boîtes à gâteaux en métal... je le vois encore !

Les colis se préparaient à l'école, chaque élève participait. Je ne sais pas où notre instituteur se procurait les autres denrées, sardines à l'huile, tabac...

Quand les réfugiés de Menton sont arrivés, tout le village a donné qui des vêtements, qui des lits d'enfants... et c'est ainsi que mon petit lit a disparu. J'y pense encore.

Eux, en retour, nous ont donné... des poux. Le traitement fait à l'école a été un bonne poudrée de DDT assez radicale !

Nous, les élèves, avons droit à une distribution de lait en poudre le matin. Un tréteau devant l'école, des gobelets et nous étions tous servis. Nous avons manqué de pain, de sucre, de café. Tout s'achetait avec des tickets de rationnement et cela a duré longtemps. Mais à Peyrestortes, il était facile d'avoir des poules, des lapins, un cochon et les légumes du jardin.

J'avais 8 ans à Peyrestortes en 1942. »